

sin especial acción de la causa primera; ahora bien, si en la actualidad los vivientes comunican la vida á otros vivientes por medio de la generación, como al principio no existía viviente alguno en la tierra, ninguno pudo salir á la existencia por sola la actividad de las causas naturales. En cuanto al bathybio que Hæckel presenta como argumento, no hay cuestión, pues consta, y así opinan todos los sabios, que el tal bathybio es una mera ilusión destituida de fundamento.

ARTÍCULO II

¿EL SISTEMA DE EVOLUCION Ó TRANSFORMISMO PUEDE EXTENDERSE HASTA EL HOMBRE?

Opinion de los transformistas más rígidos y de Mivart.—Opinion de los católicos.—
de Lamarck,—de Darwin,—de Alfredo Wallace.

Lo afirman á coro, como ya lo hemos visto más arriba, Darwin, Huxley, Wallace, Vogt, Büchner, Rolle, Hæckel, Canestrini G. Pouchet (1) y los transformistas ateos y herejes, á quienes mucho ántes había precedido Vanini (2), quemado en Tolosa (1619) en castigo de su ateísmo. Entre los católicos Mivart, profesor de la Universidad católica de Londres, si bien niega que el alma humana, y por consiguiente todo el hombre, haya podido recibir su existencia por la evolución ó transformación de especies inferiores, admite, sin embargo, que pudo formarse de este modo el cuerpo humano (3).

(1) Lecomte, *Le darwinisme et l'origine de l'homme*, págs. 166, 167.

(2) Vanini, *Dialogues de l'origine de l'homme. Œuvres philosophiques*, trad. Rousselot. París, 1842, págs. 213, 215. Apud. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, t. II, pág. 679; et apud *Controverse*, 1884, t. I, pág. 234.

(3) «Le savant professeur de l'Université catholique de Londres, limitant la création immédiate de l'âme de l'homme, admet que son corps a pu résulter d'une évolution véritable et successive, et il prouve que cette opinion n'est pas contraire à la tradition catholique: de telle sorte que si

Los escritores católicos, aun los secuaces de Darwin en la explicación del origen de los otros vivientes y que más ó ménos siguen el sistema transformista, excluyen siempre al hombre (1), y la cuestión entre ellos se reduce á si, salva la doctrina católica, puede sostenerse lo contrario. Por lo demás, los que se empeñan en presentar la aparición del hombre como fruto de la evolución de especies inferiores, al inquirir los inmediatos consaguíneos del género humano vuelven los ojos hácia el mono, animal el más parecido al hombre. Este podía ser pariente del mono, ya descendiendo por generación de algun género de dichos animales, y por consiguiente, el primer hombre hubiera sido hijo de un mono; ya siendo el hombre y el mono dos géneros ó especies nacidos de una raíz comun, y por lo mismo tendrían un mismo padre ó abuelo en algun género de animales superior. Y es de ver cómo los transformistas al resolver este punto resbalan miserablemente y dan traspies buscando, con las ansias de un naufrago que suspira por una tabla de salvación, un punto en que fijar las plantas. Huxley titubea y duda si dar al hombre origen directo de algun género de monos, ó sólomente el parentesco colateral con los mismos (2), y tan pronto se inclina á una cosa como á otra, por más que algunos le cuenten entre los partidarios del origen directo (3). Carlos Vogt, Filippi (4) y otros prefieren el parentesco colateral del hombre con el mono, y creen que ambos proceden de un género superior de animales (5).

l'hypothèse darwinienne se trouvait justifiée, il ne faudrait nullement s'en effrayer.» Moigno, *Les Splendeurs de la foi*, t. IV, pág. 92. Véase al mismo Mivart, *Lessons from Nature*. London, 1876.

(1) Así, v. gr., M. J. Hunt y d'Omalus d'Halloy. V. A. Lecomte, *Le Darwinisme et l'origine de l'homme*, págs. 39, 42. Bruxelles, 1873.

(2) V. Huxley en su tratado *Evidences of Man's place in Nature*.

(3) De Quatrefages, *Darwin et ses précurseurs français*, pág. 265.

(4) Filippi, *L'uomo e le scimmie*.

(5) Quatrefages, en el lugar poco ha citado y pág. 268, donde muestra haber sido esta últimamente la opinion de Filippi, aunque al principio pareció inclinarse á dar al hombre origen directo del mono.

Lamarck, Darwin, Häckel y otros defienden el origen directo. Si bien el primero, sentando que el hombre pudo muy bien haber nacido de un chimpancé, mono el más semejante al hombre (1); y explicando cómo pudo realizarse la transformación del uno en el otro (2), no se atreve sin embargo á decidir haya sido tal el origen del hombre. Darwin dice que el hombre no se deriva de ninguno de los monos ahora existentes, sino de otro ya extinguido, de la familia de los catarrinos (3), es decir, de los monos del antiguo continente, con rabo (4), á los cuales trata de describir como si con sus propios ojos los hubiera visto, y (5)

(1) Lamarck, *Philosophie zoologique*, t. 1; *Quelques observations relatives à l'homme*.

(2) «Prenant le chimpanzé comme le plus perfectionné de ces animaux, il le montre très inférieur à l'homme au point de vue du corps et de l'intelligence. Puis il se demande ce qui arriverait, si une race sortie de ce tronc perdait l'habitude de grimper. Il n'est pas douteux, répond-il, que les descendants seraient, après quelques générations, transformés en bimanos. Le désir de voir à la fois au large et au loin leur ferait contracter l'habitude de la station debout. En cessant d'employer leurs dents en guise de défense ou de tenailles, ils les réduiraient aux dimensions de nôtres. Lamarck ne dit pas, il est vrai, quelles habitudes nouvelles auraient perfectionné le cerveau au point d'assurer à ces chimpanzés transformés un empire incontesté sur les autres. Il se borne à admettre cette supériorité, et à montrer qu'elle a pour conséquence le refoulement et l'arrêt du développement des races inférieures, l'extension et le perfectionnement de plus en plus grand de ces singes demi-hommes, qui deviendraient plus tard des hommes complets.» De Quatrefages, *Darwin et ses précurseurs français*, pág. 263.

(3) Sobre los diversos géneros y familias de monos hablan todos los zoólogos.

(4) «Il n'y a donc aucun doute que l'homme ne soint un embranchement de la souche simienne de l'ancien monde; et, qu'au point de vue génealogique, il ne doive être classé dans la division Catharrine.» Darwin, *La descendance de l'homme et la selection sexuelle*, pág. 212, trad. Moulinié, 1872. Sobre esto escribe largamente el Rev. Lecomte, ob. cit., pág. 171 y sig.

(5) «Les premiers ancêtres de l'homme étaient sans doute couverts de poils, les deux sexes portant la barbe; leurs oreilles étaient pointues et mobiles; ils avaient une queue desservie par des muscles propres. Leurs membres et leur ceps étaient sous l'action de muscles nombreux, qui ne reparaissent aujourd'hui qu'accidentellement chez l'homme, sont encore normaux chez les Quadrumanes. A cette période, ou à une période antérieure, l'intestin avait un diverticulum ou cæcum plus grand que celui

tejiendo su genealogía hasta las ascidias marinas (1). Con mayor minuciosidad aún prosigue este negocio Häckel, sólo que suprimió el rabo á los monos primeros padres del hombre; y supliendo su poderosa imaginacion con omnímota libertad lo que era imposible probar ni con razones ni con la experiencia, indicó los grados por los que el animal pasó hasta llegar á ser hombre, de modo que primero el *prosimio*, con el cambio de los dientes y transformación de las garras en uñas, se convirtió en antropomorfo, de la familia catarrina, semejante á algunos monos existentes, como el orangután, gibbon, gorila y chimpancé, pero distinto de todos ellos. Despues, perdido el rabo, y raído el pelo del cuerpo, y cambiada la forma del cerebro, vino á ser *pitcantropo* (2), ú hombre mono ú hombre alalo (sin habla),

existant actualmente. Le pied, à en juger par l'état du gros orteil, dans le fœtus, devait être alors pré hensible, et nos ancêtres vivaient sans doute habituellement sur les arbres, dans quelque pays chaud couvert de forêts. Les mâles avaient de grandes dents canines qui leur servaient d'armes formidables.» Darwin, *ibid.*, t. 1, pág. 122.

(1) «Les simiadés se sont séparés en deux grands troncs, les singes des nouveau et ceux de l'ancien monde; et c'est de ces derniers qu'à une époque reculée a procédé l'homme, la merveille et la gloire de l'univers... mais, il faut le dire, d'origine peu noble... «L'homme descend d'un mammifère velu, pourvu d'une queue et d'oreilles pointues, qui probablement vivait sur les arbres, et habitait l'ancien monde. Un naturaliste qui aurait examiné la conformation de cet être l'aurait classé parmi les quadrumanes aussi sûrement que l'ancêtre commun, et encore plus ancien, des singes de l'ancien et du nouveau monde. Les quadrumanes et tous les mammifères supérieurs descendent probablement d'un marsupial ancien, descendant lui-même, au travers d'une longue ligne de formes diverses, de quelque être semblable à un reptile ou à un amphibie, qui descendait à son tour d'un animal semblable à un poisson. Dans l'obscurité du passé, nous entrevoyons que l'ancêtre de tous les vertébrés a dû être un animal aquatique, pourvu de branchies, ayant les deux sexes réunis sur le même individu, et les organes les plus essentiels du corps (tels que le cerveau et le cœur) imparfaitement développés. Cet animal parait avoir ressemblé, plus qu'à toute autre forme connue, aux larves de nos Ascidies marines actuelles.» Darwin, ob. cit., cap. 6, pág. 423.

(2) «Les singes catarrhiniens, munis d'une queue, naquirent, dit Häckel, des prosimiens, par la transformation de la denture et le changement des griffes en ongles; cela arriva probablement dès l'âge tertiaire éocène. Les antropoïdes descendirent des singes catharriniens... Pour cela, ces derniers durent perdre la queue, se dépouiller partiellement de leurs poils;

del cual probablemente, dice, nacieron al principio muchas especies humanas desconocidas ahora y extinguidas hace mucho tiempo, de las cuales dos subsisten *probablemente* por selección natural, una cubierta de pelo lanoso, la otra de pelo liso, y constituyen por fin los dos tipos y troncos de donde han salido las doce especies humanas que, según él,

en outre, leur crâne cérébral prédomina sur le crâne facial. Ces ancêtres [appartiennent] à la période miocène... L'homme-singe vivait vraisemblablement vers la fin de l'âge tertiaire. Il provint des anthropoïdes par une parfaite accoutumance à la station verticale et par une plus complète différenciation des deux paires d'extrémités. Les extrémités antérieures devinrent les mains de l'homme, les postérieures devinrent les pieds. Quoique ces hommes singes fussent, non seulement par leur conformation extérieure, mais encore par le développement de leurs facultés intellectuelles, plus voisins de l'homme véritable que les anthropoïdes, il leur manquait, cependant, le signe vraiment caractéristique de l'homme, le langage articulé avec le développement de l'intelligence, et de la conscience du *moi*, qui en est inséparable. L'existence d'hommes primitifs, dépourvus de la parole, est un fait dont tout esprit sérieux trouvera la preuve dans la linguistique comparée ou anatomie comparée du langage, et sur tout dans l'histoire de l'évolution du langage chez l'enfant et chez chaque peuple... Les hommes véritables provinrent des anthropoïdes par la graduelle transformation du cri animal en sons articulés. Le développement de la fonction du langage entraîna naturellement celle des organes qui y correspondent, c'est-à-dire du larynx et du cerveau... Le passage de l'homme-singe, dépourvu de la parole, à l'homme parfait, doué de la parole, s'est effectué en plusieurs fois.» Häckel, *Histoire de la création*, pág. 589 y sig. Y en otra parte: «Nous ne possédons encore aucun reste fossile de cet *Homo primigenius* hypothétique qui, durant l'âge tertiaire, est venu des singes anthropoïdes... Mais il y a tant d'analogie entre les derniers des hommes, à chevelure laineuse, et les premiers des singes anthropoïdes, qu'il n'est pas besoin d'un grand effort d'imagination pour se figurer un type intermédiaire, portrait approximatif et probable de l'homme primitif ou homme-singe. Cet homme primitif était très dolichocéphale, très prognathe, il avait des cheveux laineux, une peau noire ou brune. Son corps était revêtu de poils plus abondants que chez aucune race humaine actuelle; ses bras étaient relativement plus longs et plus robustes; ses jambes, au contraire, plus courtes et plus minces, sans mollets; la station n'était chez lui qu'à demi verticale et les genoux étaient fortement fléchis...» «Ce fut dans l'immense durée des temps tertiaires que les singes cathariniens, dont les griffes avaient déjà été transformés en ongles, durent perdre leur queue, se dépouiller partiellement de leurs poils (on a déjà vu de quelle façon); leur crâne cérébral prédomina sur leur crâne facial; plus tard, les extrémités antérieures devinrent les mains de l'homme, les postérieures devinrent les pieds, et ils se montrèrent enfin des hommes véritables par la graduelle transformation du cri animal en sons articulés.» Häckel, *ibid.*, pág. 614.

deben reconocerse hoy día. Esto, y mucho más, y aun el tiempo en que todo ello sucedió describe minuciosamente Häckel en su *Historia de la creación* (1). Y no le faltaron imitadores que, echando mano de método tan nuevo y tan original, pretendieron vender como hechos ciertos y convertirlos en pruebas contra las ciencias naturales los extravagantes partos de su *poética* imaginación y sus *asombrosos* descubrimientos (2).

Finalmente, Alfredo Wallace, después de reunir copiosas pruebas para demostrar la imposibilidad de que el hombre haya nacido de una bestia por selección natural, como, siguiendo a Darwin cree nacieron los otros animales (3), saca en conclusión haber sido necesaria para el hombre una selección especial dirigida por ciertas naturalezas inteligentes, medias entre el hombre y el *Gran Espíritu del Universo*, como él lo llama (4).

Tales son las opiniones principales sobre esta cuestión.

(1) «De l'homme privé de la parole, que nous regardons comme la source ancestrale commune de toutes les autres espèces, provinrent d'abord, et vraisemblablement par sélection naturelle, diverses espèces humaines inconnues, depuis longtemps éteintes, et très voisines encore de l'homme-singe muet (*Alalus ou Pithecanthropus*). Deux de ces espèces, celles qui différaient le plus des autres, et qui, par conséquent, devaient triompher dans la lutte pour l'existence, devinrent les types ancestraux de toutes les autres espèces. De ces deux espèces, l'une avait les cheveux laineux, l'autre les cheveux lisses.» Häckel, *ibid.*, pág. 615.

(2) Pueden citarse como ejemplos Abel Hovelacque y Camilo Flammarion, de quienes habla el P. Dierckx en la *Revue des Questions scientifiques*, Abril 1894, págs. 522, 523.

(3) V. *La selección natural*, Essais par Alfred Russel Wallace traducido de inglés... por Lucien de Candolle.

(4) V. «Cet ensemble de faits et de considérations, dice De Quatrefages, a conduit Wallace a imaginer une théorie que l'on peut résumer en peu de mots. La *sélection naturelle* a donné naissance à toutes les espèces animales. L'espèce humaine est sortie de ce fond commun par une transformation qui nécessitait une *sélection spéciale*. Celle-ci a été réglée par des êtres intelligents supérieurs à nous, ayant une existence individuelle distincte, intermédiaires entre l'homme et le Grand-Esprit de l'Univers. Ce sont eux qui ont concouru à la production de l'homme intellectuel, moral et indéfiniment perfectible.» (Wallace, *ob. cit.*, págs. 270, 393, 394.) De Quatrefages, *Darwin et ses précurseurs français*, pág. 287.

Para indicar nosotros lo que debe tenerse por cierto en asunto tan espinoso, discutiremos dos puntos: 1.º ¿Puede el hombre traer su origen de una bestia? 2.º La doctrina que tal sostiene ¿puede hermanarse con la verdad católica?

§ 1.—Recházase el origen beluino del hombre.

Recházase el origen beluino del hombre.—El hombre difiere del mono en su actitud ó postura recta, en la configuración del cuerpo, en las manos y piés, en el desarrollo y forma de la cabeza, en el ángulo facial, en la piel.—El hombre no pudo tener por padre al mono, mucho ménos algun animal de otro género.—Recházase la opinion de Wallace.—La de Mivart.—Solucion de las dificultades.

Proposicion 1.ª Aun admitida para los demás géneros de vivientes la doctrina del transformismo, no puede en manera alguna emplearse para explicar el origen del hombre.

Prueba 1.ª Si el hombre trajera su origen de algun animal, su padre seria ó un mono, como quieren Hæckel, Darwin y otros, ó algun animal raíz y tronco comun del mono y del hombre, segun sostienen Carlos Vogt con la mayoría darwiniana; ahora bien, fácilmente *se prueba* ser absurdas ambas suposiciones, porque, cierto, no puede el hombre descender del mono ni de otro animal alguno, si entre el hombre y esos animales existe grandísima diferencia y aun diversidad de organizacion y conformacion; y como en realidad no sólo existe esa diferencia, sino tambien específica y esencial diversidad de tipo y conformacion entre el hombre y los animales más semejantes á él, no puede el hombre tener por padre á ninguno de ellos.

La consecuencia es bien clara: la *Mayor* de nuestro raciocinio no puede negarla nadie, ni aun los mismos transformistas, ya porque consta por induccion que los vivientes originados de otros por generacion convienen con ellos en la especie, ya porque, así como los transformistas deducen el origen beluino del hombre de su semejanza, que no ne-

gamos, con el mono (1), así tambien podemos nosotros precisamente de esa semejanza deducir todo lo contrario, por hallarse mezclada con desemejanzas notabilísimas y verdadera diversidad específica; es decir, podemos con todo derecho y razon afirmar hay entre ellos sólomente alguna seme-

(1) V. «Un fait frappe immédiatement et avec une évidence qui commande la conviction, c'est que l'homme et les mammifères sont pourvus des mêmes organes, différant, il est vrai, plus ou moins, par leur forme extérieure et par le développement relatif des parties, mais non pas au point de ne pouvoir pas être reconnus. C'est que ces organes occupent une position identique, ont les mêmes rapports entre eux, en fin présentent la même conformation générale. L'analogie est telle que l'anatomiste n'hésite pas à reconnaître chez l'homme et chez les animaux supérieurs les mêmes organes; et la ressemblance se soutient jusque dans les moindres détails. On retrouve les mêmes os, liés entre eux par des rapports identiques; les mêmes muscles, ayant leurs points d'attache, non-seulement aux mêmes parties du squelette, mais au même point de chacun de ces leviers qui forment la charpente solide du corps; un appareil digestif accompagne des mêmes annexes, variant dans ses détails, mais construit sur un même plan général et occupant les mêmes régions de l'ensemble. Nous pouvons en dire autant des appareils respiratoire et circulatoire, du système nerveux, des organes de la reproduction, etc. L'analogie de conformation, les rapports de position, les connexions sont telles qu'on reconnaît ces organes dans leurs plus petites parties, qu'on retrouve généralement de petites artères, de petites veines, des filets nerveux les plus déliés, provenant des mêmes troncs, placés de la même manière, se rendant aux mêmes organes, y pénétrant par la même face, par le même point, et s'y subdivisant encore, d'une façon analogue, à ce point qu'on a pu leur appliquer les mêmes noms chez l'homme et chez les animaux... Si, aidé du microscope, l'histologiste cherche à découvrir la structure intime des différents tissus spéciaux, dont sont formés les organes de l'homme et des animaux supérieurs, la ressemblance est bien plus évidente encore. Les tissus musculaires, fibreux, nerveux, etc., le tissu du cerveau lui-même offrent une si grande conformité, pour ne pas dire une identité telle, que la démonstration devient complète.—On arrive à des résultats analogues, si on soumet aux différents modes d'investigation que la science possède, chacun des liquides particuliers que renferme les organes de l'homme et que l'on trouve également chez les brutes.—Si nous étudions les organes en action, si nous considérons le mécanisme par le quel chacun d'eux exécute les fonctions dont il est chargé, si nous déterminons le rôle que chacune de ces fonctions joue dans l'économie générale de l'homme et de l'animal, si nous cherchons enfin à établir les lois sous l'empire desquelles s'exécutent les phénomènes accomplis par l'organisme, nous constatons encore qu'il existe une conformité remarquable. L'homme et les animaux supérieurs sont donc régis par les mêmes lois physiologiques.» Godron, *De l'espèce...*, t. II, págs. 114, 116. Paris, 1872.

janza genérica, pero con diferencia *específica*. Los seres distintos entre sí por cosa que supone algo más que distinción y diferencia individual, no pueden derivarse unos de otros. Si pues el hombre difiere en especie del mono ha debido necesariamente ser engendrado por alguna otra causa. Y lo mismo debe decirse relativamente á cualquier otro animal no tan semejante al hombre como el mono. Y en efecto, no veo pueda oponerse nada contra nuestro raciocinio sino los *híbridos*, es decir, los animales nacidos de padres distintos en la especie.

Pero nadie llamará híbrido al hombre, pues lo contrario afirman el sentido comun y la perpetua fecundidad de la especie humana. Y es notorio y la experiencia demuestra constantemente, que los híbridos, ó son estériles, ó si alguna vez procrean, la prole vuelve pronto á la especie de uno de los padres. Por tanto...

Vamos á probar la *menor* de nuestro argumento, haciendo ver la múltiple desemejanza del hombre con el mono y los demás animales. *a)* El hombre ha nacido con un cuerpo recto y con postura vertical, por eso únicamente así puede andar, pisando con los piés el suelo y con la cabeza levantada sobre los hombros; de otro modo le es imposible caminar sin muchísima incomodidad y aun sin detrimento de su salud (1). Los monos (y dígase lo mismo de los demás animales) andan á cuatro piés, con el vientre y la cabeza inclinados hácia la tierra, siendo este su natural modo de caminar; y si pueden ponerse en dos piés y andar algo, no pueden sostener por mucho tiempo esa postura sin fijar sus manos en el suelo, aceptan con gusto un baston que se

(1) No merece refutarse el pueril cuento inventado por Quinet para explicar la postura vertical del hombre. «L'homme a du naître sur quelque plateau, d'où il apercevait au-dessus de lui une contrée montagneuse qui le contraignait à lever la tête jusqu'à ce qu'il rencontrât le ciel... En escaladant un roc escarpé, il se trouva naturellement debout, et c'est ainsi qu'il a été dégagé des habitudes quadrumanes.» V. Duilhé de S.^t Projet. ob. cit., pág. 374, nota.

les presente y no pueden permanecer rectos largo rato, sino que poco á poco van doblándose hácia la parte anterior (1). Esta maravillosa excelencia del hombre sobre los demás animales habia sido mucho tiempo atrás observada y encarecida por Tulio (2), Ovidio (3), Silio Italico (4), Lactancio (5), San Ambrosio (6), San Agustín (7) y otros muchos escritores, siendo muy dignas de leerse por lo brillantemente expuestas, cuatro razones que señala el Angélico Doctor á esta preferencia del hombre (8). Para poder el hombre conservar naturalmente su posición recta, recibió una conformación y disposición de miembros especial y peculiar á él solo, como enseñan los fisiólogos; principalmente la cabeza, más pesada que la de los animales, estriba por su parte casi media en la columna vertebral, sin que necesite, para matenerla en equilibrio, ligamentos en la cervíz tan fuertes como los de aquéllos; además, es mayor en el

(1) Puede verse esto largamente expuesto en la obra del P. Mendive, *La Religion Católica vindicada...* cap. 27, pág. 527 y sig. Madrid, 1887. «Ce qui distingue absolument l'homme du singe, c'est la station verticale, qui est chez lui une propriété essentielle à sa nature, au lieu que le singe ne l'occupe qu'accidentellement ou lorsqu'il y a été contraint par l'éducation. Les bras et les mains de l'homme pendent librement de chaque côté du corps, en sorte qu'ils ne sont en aucune façon gênés dans leurs mouvements et peuvent remplir facilement les fonctions multiples pour lesquelles ils sont destinés, fonctions dont ils ne s'acquitteraient pas avec la même adresse, s'ils devaient servir de points d'appui au corps. Chez les singes, au contraire, même chez ceux qui ressemblent le plus à l'homme, la main antérieure est aussi bien que celle de derrière un appareil propre à saisir et à grimper, et s'il veut marcher sur un sol uni, le singe est obligé de s'appuyer, après quelques pas, sur les mains antérieures, ce qui, selon la longueur de ses bras, lui donne une position plus ou moins oblique.» Reusch, ob. y lug. cit., pág. 456. V. Godron. ob. cit., pág. 119; Quatrefages, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*, pág. 244; Chaillu, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatorial*, pág. 424. Paris, 1863.

(2) *De Natura Deorum*, lib. 2.

(3) *Os homini sublime dedit cælumque tueri jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.* Ovid., *Metamorphos.*

(4) Lib. 15, v. 84.

(5) *Divinar. instit.*, lib. 7, cap. 5.

(6) *In Exæm.*, lib. 6, caps. 8, 9.

(7) *De Genesi ad litteram*, lib. 6, cap. 12.

(8) Santo Tomás, p. 1, cuest. 91, art. 3, ad 3.^{um}